



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



# LA CHANCE DU MARI

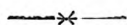
Comédie en un acte

DE MM. G.-A. DE CAILLAVET ET ROBERT DE FLERS

*Représentée pour la première fois au théâtre des Variétés, le 11 mars 1906,  
et reprise au théâtre du Gymnase, le 16 mai 1906.*



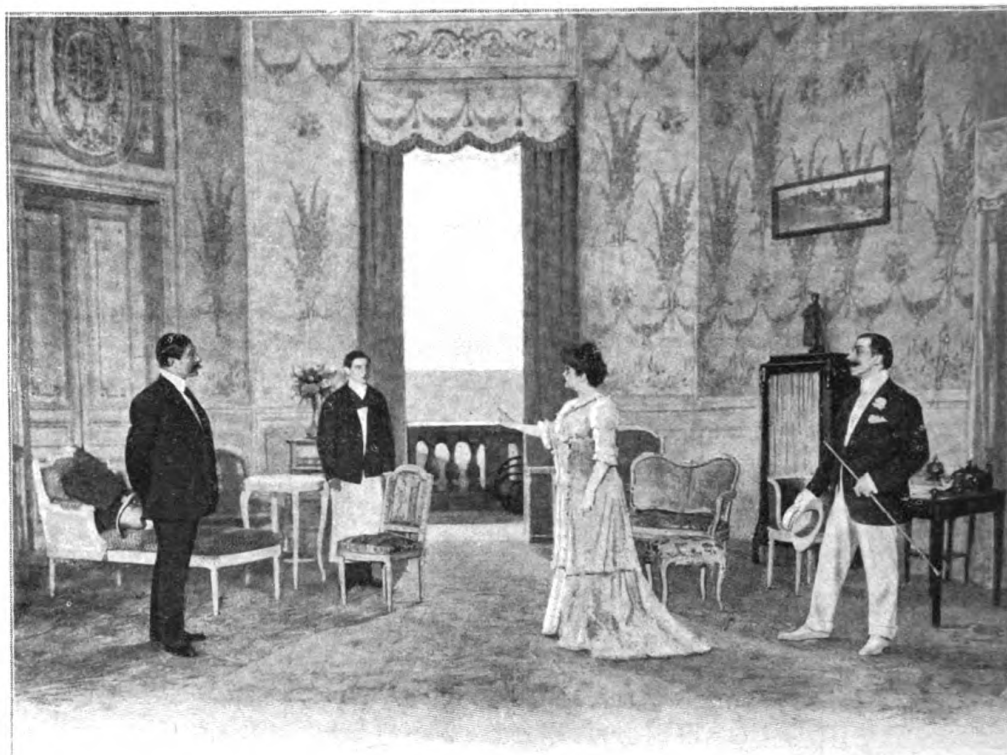
Mlle BLANCHE TOUTAIN.



## PERSONNAGES

<i>Bobby Hanson</i> .....	MM. DUMENY.	<i>Suzanne d'Esleuil</i> .....	BLANCHE TOUTAIN.
<i>Paul d'Arzac</i> .....	HENRY BURGNET.	<i>Un domestique</i> .....	X.X.X.
<i>Jacques d'Esleuil</i> .....	ACHARD.		





Suzanne, au domestique : « Voulez-vous dire à monsieur que M. d'Arzac et M. Hanson l'attendent au salon ? »

## LA CHANCE DU MARI

*Un salon élégant, dans une villa, au bord de la mer. — A droite et à gauche de la scène, deux petits téléphones privés sont accrochés au mur.  
Au lever du rideau, d'Esteuil est en train de parler dans l'appareil de gauche.*

### Scène I

D'ESTEUIL, SUZANNE.

D'ESTEUIL, dans le téléphone. — Allo! allo!... Oui, je vais le lui dire... (A Suzanne.) C'est notre voisin, Bobby Hanson, qui offre de nous emmener demain faire un tour en mer sur son yacht.

SUZANNE, sèchement. — Je ne peux pas : notre autre voisin, M. d'Arzac, m'a invitée à faire une promenade sur son coach.

D'ESTEUIL, dans le téléphone. — Impossible, mon cher Bobby!... Mille regrets et à bientôt! (Il se rassied et reprend son journal. Suzanne écrit avec fébrilité. — Un temps très long.) J'aurais dû téléphoner à Paul d'Arzac pour lui demander de remettre, puisqu'un propriétaire ingénieux a réuni nos trois villas par un téléphone... Qu'est-ce que vous en dites? (Suzanne ne répond pas.) Vous ne voulez pas, soit!... (Un temps.) Vous avez fini d'écrire à Nicole?... (Suzanne ne répond pas.) Merci!... Vous allez jouer au tennis, cet après-midi?... (Elle ne répond pas.) Merci!... (D'Esteuil prend le journal et se met à lire.) Tiens,

une nouvelle! Hier, à Houlgate, votre amie, Mme Louvel, a accouché, en jouant au bridge. Elle était tellement au jeu qu'elle ne s'en est pas aperçue. Qu'est-ce que vous dites de ça?... Suzanne! Suzanne! (Elle reste muette avec obstination.) Eh bien, non, je ne suis pas de votre avis. La thèse que vous soutenez est évidemment ingénieuse, mais je persiste dans mon sentiment.

SUZANNE. — Est-ce que vous trouvez ça drôle?

D'ESTEUIL. — Ce n'est pas très drôle, mais enfin c'est assez drôle!... Enfin, c'est une plaisanterie de bains de mer.

SUZANNE. — Le genre badin n'est pas votre affaire, mon cher.

D'ESTEUIL, se levant et allant à elle. — Alors ça va continuer, cette histoire!... Depuis hier, vous me faites une tête!... Quelle tête!

SUZANNE. — Je vous en prie, restons-en là! Vous m'avez froissée, peinée... Vous avez été avec moi d'une grossièreté!...

D'ESTEUIL. — Moi?

SUZANNE. — Parfaitement!... Vous m'avez dit que

*The play La Chance du Mari is entered, according to act of Congress, in the year 1906, by MM. G. A. de Caillavet et Robert de Flers in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.  
Tous droits de représentation et de reproduction réservés.*

j'avais eu tort d'acheter une ombrelle en dentelle de Chantilly, parce qu'elle n'abritait pas du soleil !... Eh bien, mon cher, je n'admets pas qu'on me parle avec cette brutalité.

D'ESTEUIL. — Enfin, ma chère, avouez que cette mode des ombrelles à jour est l'une des plus saugrenues que l'on puisse imaginer.

SUZANNE. — Saugrenue ! .. Voilà comment vous me traitez !

D'ESTEUIL. — Mais non, pas vous... la mode !...

SUZANNE. — Ah !... La mode ! la mode !... Je vous défends de dire du mal de la mode.

D'ESTEUIL. — Ecoutez-moi... Ça n'est pas pour la dépense, mais, vraiment, c'est insensé de mettre vingt louis à une ombrelle qui n'est pas une ombrelle, puisque, je le répète, elle n'abrite même pas du soleil.

SUZANNE. — Le soleil ! le soleil !... Qu'est-ce que le soleil a à faire là-dedans ?... On porte une ombrelle, ce n'est pas contre le soleil, mais parce que ça complète la robe, parce que ça donne de jolis gestes... Vous ne comprenez donc rien aux femmes ? On a un éventail, est-ce que c'est pour s'éventer ! On a un mouchoir, est-ce que c'est pour se moucher ?... Tenez ! vous êtes répugnant !

D'ESTEUIL. — Moi ?

SUZANNE. — Tout ce que porte une femme doit être inutile, parce que, si ce n'était pas inutile, tout le monde le porterait, et, si tout le monde le portait, ça ne serait plus chic.

D'ESTEUIL. — Eh bien, oui, là ! j'ai eu tort hier au soir !

SUZANNE. — Ah !

D'ESTEUIL. — Oui, j'ai eu tort d'avoir raison.

SUZANNE, furieuse. — Oh !

D'ESTEUIL. — Voyons, ma petite Suzanne !... Nous sommes mariés depuis sept ans. Nous avons toujours vécu dans le plus affectueux désaccord. Nous sommes toujours disputés le plus gentiment du monde. Vos bouderies n'ont jamais duré plus de deux heures. Celle-ci dure depuis vingt-quatre : c'est excessif !... Voyons, réconcilions-nous.

SUZANNE. — Non !

D'ESTEUIL. — Tenez... Je vous emmènerai dîner, ce soir, à l'auberge de *Guillaume-le-Conquérant*... Ce brave Guillaume !... Et, pour que vous ne soyez pas ridicule en vous montrant avec moi, nous irons en automobile, masqués. Je ne vous compromettrai pas.

SUZANNE. — Qu'est-ce que c'est que cette ironie ?

D'ESTEUIL. — Allons... Tout est oublié.

SUZANNE. — Non, mon cher. Je vous ai dit, je suis une femme décidée. Vous croyez qu'il suffit d'un mot, d'une pirouette pour me faire oublier vos injures d'hier au soir ?

D'ESTEUIL. — Mes injures ?

SUZANNE. — Vous ne me connaissez pas !

D'ESTEUIL. — Oh ! si !

SUZANNE, excédée. — Hein ?... quoi ?... qu'est-ce que vous dites ?

D'ESTEUIL. — Ce que je dis... Je dis : « Flûte ! flûte ! flûte ! flûte !... » Je vais aller passer la soirée à Trouville !... Si vous ne vous ravisez pas, je partirai à six heures. Borsoir !

## Scène II

SUZANNE, seule, puis UN DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Ah ! il voulait m'enlever tous mes remords... Voyons... relisons ma lettre :

« Ma chère Nicole,

« Tu vas être heureuse. Je me rends enfin à tes bons conseils de sincère et fidèle amie. Ta sagesse a raison de ma futilité. Je vais prendre un amant. Je m'y suis décidée — car, tu le sais, je suis décidée — à la suite

d'une scène absurde que mon mari m'a faite... A part ça, rien de nouveau à Villers. Les voisins sont agréables : à droite, à la villa des Aristoloches, le petit Paul d'Arzac, que tu connais bien ;... à gauche, à la villa des Glycines, un jeune Américain, millionnaire comme tout le monde, M. Bobby Hanson, que mon mari ne quitte pas...

« Au revoir, ma chérie, je suis trop nerveuse pour t'en dire plus long. En même temps qu'à toi, j'écris à celui qui doit me faire la courte échelle pour cueillir le fruit défendu. Sois discrète. Cette lettre est le seul faire part que j'envoie, la cérémonie devant avoir lieu dans la plus stricte intimité.

« Adieu, chérie, je t'embrasse.

« SUZANNE. »

Ma lettre est très bien. A l'autre, maintenant :

« Venez tout de suite, mon ami, mon grand ami, je vous attends.

« Votre

« SUZANNE. »

L'adresse : « Monsieur le vicomte Paul d'Arzac. »

Ah ! du buvard... Ah ! voilà !... (Elle sèche sa lettre. Elle sonne. Un domestique entre.) Portez cette lettre au chalet des Aristoloches... tout de suite, n'est-ce pas ?

LE DOMESTIQUE. — Mais, madame, je crois que M. d'Arzac est au tennis.

SUZANNE. — Eh bien, portez-la où il sera.

LE DOMESTIQUE. — Et puis on est là pour toucher l'abonnement du casino. (D'Esteuil entre.)

SUZANNE. — Bon ! dites que... non ! J'y vais moi-même. (Elle sort.)

## Scène III

LE DOMESTIQUE, D'ESTEUIL.

D'ESTEUIL, au domestique, au moment où il va sortir. — Pierre, je ne dînerai pas ici ce soir. Vous me préparez mon habit.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur le comte.

D'ESTEUIL. — Vous allez à la poste ?

LE DOMESTIQUE. — Non... C'est une lettre que madame m'a donnée pour M. le vicomte d'Arzac. Je vais la porter.

D'ESTEUIL. — Ah ! bien... allez ! (Le domestique sort.)

## Scène IV

D'ESTEUIL, seul, puis LE DOMESTIQUE.

D'ESTEUIL. — Cette lettre à d'Arzac ne me dit rien qui vaille. (Il s'assied devant la table.) Qu'est-ce qu'elle peut lui vouloir ?... Ce satané d'Arzac lui fait une cour très poussée. Suzanne est une femme décidée. Elle ne sait jamais à quoi, mais c'est une femme décidée... (Il ouvre le buvard.) Elle vient d'écrire là (il ouvre la boîte de papier), sur ce papier d'un bleu trop tendre. Elle a séché son billet avec ce buvard neuf (il ouvre le buvard), qui en garde la trace... Buvard, mon ami, tu fais là un joli métier ! Tu as toute honte bue. L'animal !... il sait, lui, à quoi m'en tenir. S'il pouvait me révéler !... Au fait... (Il essaie de lire en tournant et retournant le buvard.) Pas moyen : c'est à l'envers !... Peut-être avec une glace. Ce n'est pas chic ce que je fais là... Bah ! je suis tout seul... (Il prend sur le secrétaire une glace à main, la met en face du buvard et lit ce qui s'y réfléchit.) « Venez tout de suite, mon grand ami... » Oh ! bigre ! ça y est ; la crise !... C'est l'instant physiologique !... Voilà le moment d'user de ma petite méthode... Il faut agir : agissons. (Il va au téléphone de gauche.) Allo !... la villa des Glycines ?... Qui je suis ? le domestique, le maître d'hôtel... Dites à M. Hanson que Mme la comtesse d'Esteuil désire lui parler et qu'il serait bien aimable de venir ici dans... (A part.) Je peux

bien laisser vingt minutes à d'Arzac... dans une demi-heure. (Il raccroche l'appareil.)

### Scène V

D'ESTEUIL, SUZANNE, puis D'ARZAC.

SUZANNE, entrant. — Encore là !  
D'ESTEUIL. — Je m'en vais. A ce soir, peut-être... J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop sans moi.

SUZANNE. — Rassurez-vous : je saurai trouver de quoi me distraire.

D'ESTEUIL, ironique. — Ce n'est pas sûr... Bonsoir ! (Paul d'Arzac paraît au fond.)

D'ARZAC. — Chère madame !...  
D'ESTEUIL. — Tiens, d'Arzac... Désolé, mon cher, je suis obligé de sortir. Au revoir, ma chérie. (Il l'embrasse. — A part.) Elle a envie de me mordre ! (En sortant.) Au revoir, cher ami !

### Scène VI

SUZANNE, D'ARZAC, puis LE DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Ah ! ça n'est pas sûr !...  
D'ARZAC. — Chère amie, je viens de recevoir votre mot. Il m'a bouleversé, transporté.

SUZANNE. — Où ça ?  
D'ARZAC. — A vos pieds... Écoutez-moi, Suzanne.  
SUZANNE. — Soyez sage... Asseyez-vous... Qu'avez-vous fait depuis hier soir ?

D'ARZAC. — Rien... les planches... Écoutez-moi, Suzanne.

SUZANNE. — Chut !... Pas de nouveaux arrivés, ce matin ?

D'ARZAC. — Non... Ah ! si... Mme Oviedo.

SUZANNE. — Jolie ?  
D'ARZAC. — Très bien faite.

SUZANNE. — Comment ! elle est si laide que ça !

D'ARZAC. — Mais pas du tout !

SUZANNE. — Au fait, vous avez été un peu son amant, je crois.

D'ARZAC. — Que voulez-vous ? Il faut l'avoir été... comme il faut avoir été en Italie.

SUZANNE. — A cause des souvenirs qu'on y rencontre.

D'ARZAC. — Voilà, voilà... Écoutez-moi, Suzanne !

SUZANNE. — Oh ! que vous êtes ennuyeux !... Enfin, soit... je vous écoute. (Un temps.) Eh bien, vous ne parlez plus ?

D'ARZAC. — C'est que j'ai tant de choses à vous dire !

SUZANNE. — Quoi ?  
D'ARZAC. — Vous savez bien... Votre billet de tout à l'heure prouve que vous savez bien.

SUZANNE. — Mais quoi ?  
D'ARZAC. — Que je ne pense qu'à vous, que je suis fou de vous... Je suis venu à Villiers pour vous suivre... Je vous ai sacrifié des choses incroyables... J'ai manqué la journée des *Drags*, j'ai refusé d'engager Adélaïde.

SUZANNE. — Adélaïde ?  
D'ARZAC. — Oui, ma tortue. J'ai refusé de l'engager dans le gymkhana organisé par la duchesse de Bellac... J'ai renoncé même à assister au circuit d'Auvergne... Ah ! quand un homme a renoncé pour une femme au circuit d'Auvergne, cette femme n'a plus le droit de douter de l'amour de cet homme !

SUZANNE. — Je ne dis pas que j'en doute.

D'ARZAC. — Que dites-vous, alors ?  
SUZANNE. — Eh bien... que je n'en suis pas sûre.

D'ARZAC. — Méchante !  
SUZANNE. — Si je suis méchante, c'est peut-être que je suis sur le point d'être trop bonne.

D'ARZAC. — Ah ! voilà un mot que je paierais de ma vie.

SUZANNE. — Seulement...

D'ARZAC, lui prenant les mains, qu'il baise avec ferveur. — Ah ! Suzanne, Suzanne !... Pourquoi m'avoir si longtemps découragé ?

SUZANNE. — Pour faire durer le plaisir... pour faire durer le chagrin...

D'ARZAC. — Ainsi vous m'aimez un peu... un tout petit peu... Que je suis heureux ! Décidément, on a raison de dire qu'un bonheur ne vient jamais seul.

SUZANNE. — Qu'est-ce que ça signifie ?  
D'ARZAC. — C'est vrai, vous ne savez pas... En même temps que votre mot, j'ai reçu une dépêche m'annonçant que Jack, mon petit fox terrier, venait d'avoir le second prix à l'Exposition canine... Que je suis heureux ! que je suis heureux ! Il y a si longtemps que je vous aime... trois semaines... et en été !

SUZANNE. — Ah ! mon ami !... Mais, dites-moi, si je ne vous avais pas donné aujourd'hui le droit... d'espérer... auriez-vous continué à me faire la cour ?

D'ARZAC. — Éternellement !...  
SUZANNE. — Comme vous trouvez de jolis mots !...  
D'ARZAC. — C'est vous qui me les dictez... Vous m'avez inspiré des choses d'une poésie inouïe... Ainsi, l'autre jour, je me promenais sur l'estacade avec Bobby Hanson... Il est un peu amoureux de vous, Bobby ?...

SUZANNE. — Vraiment ! Vous croyez ?... Oui, je crois aussi.

D'ARZAC. — Qu'importe, à présent !... Eh bien, je me promenais avec lui sur la plage. Vous preniez votre bain... dans l'eau... en costume de bain... Enfin vous preniez votre bain... Un baigneur... le brun, celui qui ne sait pas nager... donnait une leçon de natation à une dame, très grosse, dans l'eau, comme vous... Il y avait le ciel, la mer... et l'eau... Alors, vraiment, devant ce spectacle... ravissant, je me suis senti, ma foi, oui, je me suis senti poète, et dans une envolée, j'ai dit à Bobby...

SUZANNE. — Quoi ?  
D'ARZAC. — Je lui ai dit : « C'est charmant !... »

SUZANNE, enthousiasmée. — Ah ! mon ami !... vous devriez écrire.

D'ARZAC. — A qui ?  
SUZANNE. — Mais à personne !... Écrire des romans.

D'ARZAC. — Peuh !... Les romans, maintenant, c'est des ouvrages de dames...

SUZANNE. — C'est vrai... Et voilà que j'en commence un, moi aussi. Mais j'aime mieux le vivre que de l'écrire.

D'ARZAC. — Ah ! mon amie !  
SUZANNE. — Ah ! mon ami !

D'ARZAC, avec chaleur et stupidité. — Laissez-moi vous dire un mot que je trouve à l'instant, dans la fièvre de la passion, et qui me semble résumer tout entière la profondeur de cette minute...

SUZANNE. — Dites-le !... dites-le !...  
D'ARZAC. — Eh bien, le voilà : je suis ravi !...

SUZANNE. — Ah ! comme vous connaissez le cœur des femmes !... Oui, vraiment, je commence à croire que vous m'aimez !... Mais, à quel point m'aimez-vous ? Je vous en préviens ! Paul, je serai exigeante... Tenez, je me souviens d'une belle histoire d'amour... Connaissez-vous le duc de Medina-Celi ?

D'ARZAC. — Connais pas !... Il n'est pas du cercle.

SUZANNE. — Mais ce n'est pas un duc d'aujourd'hui... C'est un duc d'autrefois, du temps de la Renaissance.

D'ARZAC. — Oui, enfin... Louis XIV.

SUZANNE. — C'est ça !... Eh bien, il habitait Madrid...  
D'ARZAC. — Comme beaucoup d'Espagnols...

SUZANNE. — Oui... Il était amoureux de l'ambassadrice de France. Il eût tout donné pour la serrer un moment sur son cœur. Alors savez-vous ce qu'il imagina pour ça ? Il offrit un bal à toute la cour et l'y invita ; et, pendant la fête, il mit le feu à son palais, la prit dans ses bras et l'emporta au dehors... Voilà de

l'amour!... Qu'est-ce que vous dites de cette histoire?

D'ARZAC. — Je dis que c'est sublime.

SUZANNE. — Dites-moi, Paul, en auriez-vous fait autant?

D'ARZAC, avec flamme. — Moi! je n'ai pas de palais, je n'ai pas de cour, je ne connais pas d'ambassadrice... Mais je suis prêt à y flanquer le feu sur un regard de vous.

SUZANNE. — Oh! vous êtes vraiment un homme du monde.

D'ARZAC. — Oui, je suis un homme du monde!... Je suis l'homme du monde dans tout ce que ce mot renferme de grand et d'élevé et de définitif!... Oui, Suzanne, je vous rendrai heureuse... Je vous ai tant désirée! Depuis un an, j'en perdais le sommeil, le boire et le manger, le fumer, le « me promener », le « faire de l'œil aux petites femmes » : j'étais malheureux, si malheureux!...

SUZANNE. — Je suis très touchée, mon ami, très touchée! Mais maintenant, c'est l'avenir qui m'inquiète.

D'ARZAC. — L'avenir? Il sera délicieux... Notre amour sera à la fois passionné et mondain, profond et chic. Tout le monde en parlera. Ça sera la liaison de l'année.

SUZANNE. — Comment!... mais vous serez discret?

D'ARZAC. — Bien entendu, mais, soyez tranquille, on en parlera tout de même!... Notre aventure sera une chose parfaitement élégante. Je suis à la mode, vous êtes à la mode, nous sommes à la mode... C'est nous qui donnerons le ton à l'adultère de la saison prochaine, et toutes les autres femmes du monde auront beau tromper leur mari, on n'y fera pas seulement attention.

SUZANNE. — Ce qu'elles rageront!... Oui, oui!... Ce sera un rêve! Et comment nous verrons-nous?

D'ARZAC. — Mais partout, dans les bals, dans les théâtres, dans les réceptions... Enfin, ça sera une délicieuse intimité.

SUZANNE. — Mais, mon ami, il faudra pourtant aussi que nous nous voyions seuls, quelquefois.

D'ARZAC. — Oui, quelquefois, aussi. Mais n'arrêtons rien, ne décidons rien... Livrons-nous au caprice, à la fantaisie, à l'imprévu.

SUZANNE. — L'imprévu!... Il y a cependant une chose qu'il faut prévoir. Si jamais... ô mon Dieu!... si jamais mon mari apprenait...

D'ARZAC. — Rassurez-vous, je ne lui enverrais pas mes témoins.

SUZANNE. — Merci... Et... moi?

D'ARZAC. — Oh! je n'hésiterais pas à briser votre vie. Je vous emmènerais, je vous emporterais loin, bien loin... à l'étranger... à Luchon, par exemple!

SUZANNE. — Vous avez pensé à tout. Vous êtes de ceux à qui une femme peut confier son cœur... Et je vous le confie.

D'ARZAC. — Et quand... quand me confierez-vous le reste?

SUZANNE, choquée. — Oh! mon ami...

D'ARZAC. — Voyons, encore des scrupules? Ce n'est pas bien!... Comment vous dire mon chagrin, mon désespoir? Comment trouver le mot qui vous touche?... Ah! voilà : je suis très embêté.

SUZANNE. — Un peu de patience!

D'ARZAC. — Non, pas de patience... Tenez, j'ai une idée... Je sais que votre mari dine à Trouville... Eh bien, filons de l'autre côté : allons à Dives, à l'auberge de *Guillaume-le-Conquérant*.

SUZANNE. — Ce brave Guillaume!... Qu'est-ce qu'il a donc conquis au juste?

D'ARZAC. — On ne sait pas!... Des femmes... C'est dit, n'est-ce pas, c'est dit?

SUZANNE. — Peut-être!

LE DOMESTIQUE, entrant. — M. Hanson demande madame.

SUZANNE. — Dans un instant. (Le domestique sort.)

D'ARZAC. — Hanson?...

SUZANNE. — N'ayez pas peur, ingrat!...

D'ARZAC. — C'est vrai... Je me sauve!... C'est oui?...

SUZANNE. — Non... Oui... Rentrez chez vous. Je vous enverrai un mot tout à l'heure. Attendez.

D'ARZAC. — Oh! avec quelle angoisse! Comment vous exprimer ma reconnaissance éperdue, ma gratitude infinie?... Ah! voilà : merci! (Il sort.)

## Scène VII

SUZANNE, seule, puis LE DOMESTIQUE.

SUZANNE. — Il est très gentil! Décidément, il me plaît beaucoup. Allons, ne le faisons pas languir. (Elle va à la table et écrit.)

« J'ai réfléchi longuement, j'accepte votre invitation pour ce soir... A tout à l'heure! Nous irons dîner ensemble chez ce brave Guillaume... »

« Votre

« SUZANNE. »

(Elle sonne.)

LE DOMESTIQUE. — Madame a sonné?

SUZANNE. — Oui. Faites entrer M. Hanson. Ah! et puis, quand vous sortirez, vous porterez cette lettre à la villa des Aristoloches.

LE DOMESTIQUE. — Bien, madame. (Elle se rassied.)

## Scène VIII

BOBBY, SUZANNE, puis LE DOMESTIQUE.

BOBBY. — Bonjour, madame.

SUZANNE. — Bonjour, mon cher Bobby. (Elle lui tend sa main à baiser; mais il se contente d'un vigoureux *shake-hand*.)

BOBBY, s'asseyant. — Voilà, j'écoute...

SUZANNE, surprise. — Quoi?

BOBBY. — Votre mari m'a fait dire que vous aviez à me parler.

SUZANNE. — Mon mari?...

BOBBY. — Il a téléphoné tout à l'heure.

SUZANNE. — Je ne comprends pas... Il y a un malentendu... Je suis désolée... Je regrette beaucoup que vous vous soyez dérangé pour rien.

BOBBY. — Moi aussi, je regrette beaucoup!

SUZANNE. — Eh bien, franchement, vous n'êtes guère galant!

BOBBY. — Je ne suis pas galant, je suis Américain... Et puis, pourquoi serais-je galant avec vous, puisque je vous aime?

SUZANNE. — Oh! vous êtes drôle!

BOBBY. — Je ne suis pas drôle, je suis Américain.

SUZANNE. — Vraiment, vous m'aimez?

BOBBY. — Vous le savez bien. Je vous l'ai déjà dit dix-sept fois.

SUZANNE. — Dix-sept fois!

BOBBY, tirant un carnet de sa poche. — Parfaitement! Première fois, 7 juillet, au Casino... 9 juillet, 11 juillet, dans l'eau, en faisant la planche... Le 13, en automobile... Le 14, deux fois; fête nationale. (Il se lève et se rassied.) Le 17, 20, 23, 27, etc... Aujourd'hui, dix-huitième fois. (Il note sur son carnet.) Porté en compte, je dis... (Il remet son carnet dans sa poche.) Je pense que vous ne doutez plus.

SUZANNE. — Plus que jamais!

BOBBY. — Pourquoi?

SUZANNE. — Parce que vous avez une façon de parler de ces choses...

BOBBY. — Comment?... Je vous aime, alors je vous dis : « Je vous aime! »

SUZANNE. — Eh bien, précisément!... C'est ça qui est inouï. Quand on aime une femme, c'est la dernière chose qu'on doit lui dire. Et vous, vous commencez par là.

BOBBY. — Pourquoi perdre du temps? En affaires, le

temps, c'est de l'argent. En sentiment, le temps, c'est de l'amour.

SUZANNE. — Eh bien, et le *flirt*?

BOBBY. — Le *flirt*, c'est français. Chez nous, on dit : « Je vous aime. » Ça suffit. Le reste, toutes ces phrases, ces choses que vous voulez qu'on vous dise, c'est bête.

SUZANNE. — Vous êtes si malhonnête que ça n'est pas désagréable!

BOBBY. — Je ne suis pas malhonnête, je suis Américain : j'ai la franchise et la sincérité. A Paris, cela s'appelle manquer d'éducation. Je suis un *self made man*, comme vous dites... Cela signifie : « Homme qui s'est fait soi-même ». Aujourd'hui j'ai cent millions, même cent deux : j'en ai gagné deux ce matin... Et autrefois j'ai été gardien de troupeaux dans le *Far West*.

SUZANNE, avec compassion. — Oh! alors, vous n'aviez même pas de *smoking*?

BOBBY. — Je n'avais même pas de culotte, madame... Puis, comme j'aimais la musique, j'ai voulu l'apprendre et je me suis fait chef d'orchestre.

SUZANNE. — Oh! que c'est intéressant!

BOBBY. — Après, je suis devenu professeur de gigue à l'Université. Je faisais de l'argent; mais, un jour, dans un grand bal, j'ai glissé sur un grain de plomb, je suis tombé. Ma situation était cassée. J'ai pris mon courage avec les deux mains, j'ai ramassé le grain de plomb, je lui ai dit : « Tu m'as jeté par terre, il faut que tu me relèves! » J'ai réfléchi trois jours et j'ai inventé un procédé pour faire du caviar avec du plomb de chasse et de la graisse de locomotive... J'ai refait de l'argent... Mais, un jour, des gens sont morts, beaucoup, après avoir mangé de mon produit... C'étaient des mauvais estomacs. Ils ne digéraient pas même le plomb. Procès avec les familles. Je perds. Ruiné. Je mange du veau enragé beaucoup... Alors, je dis : « Veau, il faut que tu me tires de là... » Je réfléchis trois jours, et j'invente un procédé pour fabriquer du veau avec du thon et un autre pour fabriquer du thon avec du veau...

SUZANNE. — Comment? Mais, alors, ce n'est vraiment pas la peine!...

BOBBY. — Si, madame! Parce que, dans les pays où on aime le thon, il n'y a pas de thons, mais il y a beaucoup de veaux, et, dans les pays où on aime le veau, il n'y a pas de veaux, mais il y a beaucoup de thons... Alors, en fabriquant sur place, j'évitais les frais de transport, et j'ai fait une énorme fortune... Voilà... Je vous aime...

SUZANNE. — Oui... Ah! vous êtes fantastique!

BOBBY. — Je ne suis pas fantastique, je suis Américain.

SUZANNE. — Et ça ne vous gêne pas de raconter ces débuts si... singuliers?

BOBBY. — Ah! comme vous êtes Française, vraiment!... Dans votre pays, on trouve que c'est beau d'avoir cent millions. Pour nous, ce qui est seulement beau, c'est de les gagner, avec n'importe quoi.

SUZANNE. — Comment, avec n'importe quoi!...

BOBBY. — Oui, madame... Notre grand Edison l'a dit : un homme qui n'est pas capable de faire fortune avec le premier objet venu, c'est un homme qui ne compte pas, ce n'est rien.

SUZANNE. — Oh! vous exagérez!... Le premier objet venu...

BOBBY. — Si! je dis... Tenez! dans cette chambre, il y a vingt choses avec quoi faire fortune... Tenez! le papier, l'encre, le chiffon, l'éventail, la chaise, vous...

SUZANNE. — Comment, moi!

BOBBY. — Oui, vous, la jolie femme... Mais ça, ce n'est pas américain, c'est européen. Ça viendra plus tard chez nous, quand nous serons tout à fait civilisés.

SUZANNE. — C'est incroyable!... Je devrais être horriblement fâchée de votre ton, de ce que vous dites, et pas du tout! je ne le suis pas. Il y a quelque chose

de si savoureux, de si nouveau dans votre caractère, dans vos façons... C'est incroyable!... Dire que moi, la comtesse d'Esteuil, je suis l'amie d'un ancien gardeur de bestiaux... car je suis votre amie, très votre amie.

BOBBY, lui secouant la main. — Moi aussi!

SUZANNE. — Il est vrai que vous avez dû tant changer depuis le *Far West*!...

BOBBY. — Pas du tout! J'ai toujours été tel. A six ans, j'étais aussi diablement délibéré que je suis...

SUZANNE. — Jamais je n'ai vu un homme tel que vous.

BOBBY. — C'est que vous n'avez jamais vu un homme véritable.

SUZANNE. — Vous me déconcertez, vous me surprenez, vous m'amusez.

BOBBY. — Vous, vous ne m'amusez pas... je vous aime. Aussi, il faut finir : je ne peux pas rester plus longtemps à « croquer le petit enfant ».

SUZANNE. — Quoi?

BOBBY. — Oui, enfin, à attendre, à faire la jambe de grue... Décidément, vous ne voulez pas que je vous aime? Bien. C'est dommage. Pour moi. Pour vous aussi.

SUZANNE, un peu piquée. — Vraiment?

BOBBY. — Oui... Parce que vous, forcément, un jour, vous aurez une aventure. Vous jetterez votre petit chapeau par-dessus un moulin. Eh bien, avec moi, vous auriez fait une bêtise pas bête... Avec un autre, vous ferez une bêtise bête. Je dis.

SUZANNE. — Enfin, je ferai ce qui me plaira, mon cher... Je ne suis peut-être pas une femme supérieure...

BOBBY. — Non, vous n'êtes pas...

SUZANNE. — Merci... Mais vous me permettez, en tout cas, de ne pas vous demander de conseils.

BOBBY. — Je vous donne tout de même... C'est une pitié... Une femme comme vous!... Penser à un monsieur d'Arzac!...

SUZANNE. — Hein?

BOBBY. — Il vous fait la cour, pas parce qu'il vous aime, mais parce que c'est chic... Les gens comme lui, ils mangent sans faim, ils boivent sans soif, ils aiment sans amour. Je dis : ce sont des gigolettes!...

SUZANNE. — Vous êtes sévère.

BOBBY. — Ils sont amoureux de vos toilettes, de vos relations, des articles qu'il y a sur vous dans les journaux. Vous-même, vous passez par-dessus le marché... Ils vous aiment pour la devanture.

SUZANNE. — « La devanture »?

BOBBY. — Oui, la galerie... Si demain vous étiez une pauvre petite professeur de piano, ils ne vous regarderaient seulement pas...

SUZANNE. — Mon Dieu, c'est possible!

BOBBY, s'échauffant peu à peu. — Moi, madame, je vous aime, pour vous, sans château, sans titre, sans robe. Je vous aurais trouvée seule, toute seule, nue, dans une île déserte, je vous aurais prise tout de suite, vous pour moi, et l'île pour mon gouvernement... Ah! je dis, encore une fois, c'est une pitié, refuser cette chose à un homme comme moi, pour la donner un jour à un de ces petits poulets sautés étriqués, qui vous aimeront dans les *raouts*, dans les *tennis*, les *bridges*, les *garden parties*, les *five o'clock tea*, toutes ces choses parisiennes... mais qui s'ennuieront quand ils seront seuls avec vous... Je dis, avec eux, vous serez compromise, vous ne serez pas aimée.

SUZANNE, un peu songeuse. — Vous n'avez peut-être pas tout à fait tort!...

BOBBY. — Tenez, ce petit d'Arzac... C'est ce que vous appelez, n'est-ce pas, un homme pour les femmes?... Et c'est à cause de cela qu'il vous plaît.

SUZANNE, négligemment. — Mais « il me plaît... Il me plaît... » Je le trouve charmant, voilà tout...

BOBBY. — Plus!

SUZANNE. — Enfin, qu'avez-vous à dire sur d'Arzac? Je tiens à savoir.



BOBBY. — Vous voulez ?  
 SUZANNE. — Oui.  
 BOBBY. — Eh bien, ce petit garçon est diablement mal élevé. Il n'aime pas à avoir des femmes, il aime seulement à raconter les femmes qu'il a.  
 SUZANNE, vivement. — Oh! je ne puis croire!...  
 BOBBY. — Il faut croire. Moi, je ne mens jamais : je n'ai pas le temps... Il fait collection de femmes, et, quand on a une collection, vous savez, on la montre. Lui, il fait visiter beaucoup. Hier, il m'a dit : « Bien-tôt j'aurai des choses à vous raconter! »  
 SUZANNE. — Mais c'est abominable!  
 BOBBY. — Non, ce n'est pas abominable ; c'est parisien. Ça peut se faire ici, parce qu'en France vous avez cette chose qu'on appelle l'honneur. Quand on est chic, quand on est *clubman*, on a de l'honneur. Et alors, ça permet de faire beaucoup de petites choses vilaines : ne pas payer ses dettes, prendre les maîtresses de ses amis, manger l'argent de sa femme et la quitter après... Nous sommes des commerçants. Alors, nous sommes obligés d'agir proprement, parce que nous n'avons pas d'honneur. (Suzanne, préoccupée et sans l'écouter, a sonné le domestique, qui entre.)  
 SUZANNE. — Dites-moi, Pierre,... avez-vous porté ce mot ?  
 LE DOMESTIQUE. — La lettre pour...  
 SUZANNE, le coupant vite. — Oui, le mot que je vous ai donné tout à l'heure ?  
 LE DOMESTIQUE. — Non, madame, pas encore.  
 SUZANNE, soulagée. — Ah! bien! bien!  
 LE DOMESTIQUE. — Je vais y aller tout de suite.  
 SUZANNE, soulagée. — Non, non! C'est inutile. Ne le portez pas, ne le portez pas.  
 LE DOMESTIQUE. — Bien, madame. Je vais le rendre à madame.  
 SUZANNE, à Bobby. — C'était un mot au sujet d'une excursion que j'avais projetée ; mais, décidément, je n'irai pas... C'est trop loin... (Pendant ce temps, le domestique a pris le plateau où le café était servi pour l'emporter. Sur le seuil de la porte, il s'arrête.)  
 LE DOMESTIQUE. — Ah! la femme de chambre m'a dit de prévenir madame que son ombrelle en dentelle était arrivée. (Il sort.)  
 SUZANNE. — Ah! l'ombrelle!... la fameuse ombrelle!... Et moi qui l'oubliais!...  
 BOBBY. — Quoi ?  
 SUZANNE. — Une ombrelle à propos de laquelle mon mari m'a fait une scène atroce!  
 BOBBY. — C'est bête. Je ne fais jamais de scène : je n'ai pas le temps.  
 SUZANNE. — Eh bien, mon mari, lui, ne s'en prive pas! Et aujourd'hui il a été... Oh!... Aussi je m'étais bien juré qu'il le paierait...  
 BOBBY. — Vraiment ?  
 SUZANNE. — Et voilà que maintenant... Ah! je suis furieuse!...  
 BOBBY. — Qu'est-ce que vous dites ?  
 SUZANNE. — Rien.  
 BOBBY. — A quoi pensez-vous ?  
 SUZANNE. — Je pense... (Prenant un parti.) Je pense, mon cher ami, que je regrette de ne vous avoir pas mieux compris... que vous ne m'avez pas dit plus tôt ces choses... C'est justement tout ce qui me choquait en vous qui me plaît à présent... Je vous sens sincère, loyal, pas comme les autres. Je m'habitue même à votre façon menaçante de dire (elle l'imite) : « Je vous aime!... »  
 BOBBY. — Alors, vous le croyez, maintenant, vous êtes convaincue ?  
 SUZANNE. — Non! Mais je ne dis pas que je ne veuille pas l'être... Parlons-en.  
 BOBBY. — Pourquoi parler toujours ? Pourquoi chercher le petit animal ?  
 SUZANNE. — « Animal » ?  
 BOBBY. — La petite bête, si vous préférez. En

amour, parler, c'est ne rien dire. Il ne faut pas parler, il faut agir.

SUZANNE. — Eh bien, moi, j'aime qu'on me parle... Il faut me prendre comme je suis.

BOBBY. — Cela, je veux.

SUZANNE. — Hein?... Oh! Bobby, vous êtes inconvenant.

BOBBY. — Ce n'est pas moi... c'est l'amour.

SUZANNE. — Enfin... admettons que je vous croie : il faudrait encore que je sache comment vous m'aimez...  
 BOBBY. — Comme tout le monde.

SUZANNE, choquée, mais avec gentillesse. — Ah! taisez-vous... Je ne suis pas comme tout le monde, moi. Mon Dieu, je l'avoue, je suis romanesque. Tenez, je me souviens, par hasard, d'une très belle histoire d'amour, celle du duc de Medina-Celi... La connaissez-vous ?

BOBBY. — Non. Je vais la connaître.

SUZANNE. — Eh bien, c'était un grand d'Espagne, épris d'une ambassadrice de France. Et, pour la prendre, une seule minute, dans ses bras, il l'invita à un bal et mit le feu à son palais... Qu'est-ce que vous pensez de ce grand seigneur-là ?

BOBBY. — Je pense qu'il était assuré contre l'incendie.

SUZANNE, avec tristesse. — Ah! peut-être... Oh! vous m'avez gâté mon histoire!

BOBBY. — Elle est très bête, votre histoire!

SUZANNE. — Oui... au fond, moi aussi, je la trouve moins belle à présent... Mais pourtant... l'amour, c'est la folie, c'est l'ivresse, l'énervement... Voyons, vous-même, si vous m'aimez comme vous dites, vous devez vivre dans la fièvre!...

BOBBY. — Non, je n'ai pas la fièvre. Je vous aime ; je ne suis pas malade.

SUZANNE. — Enfin, vous ne devez plus dormir ?

BOBBY. — Je dors très bien.

SUZANNE. — Vous ne devez plus manger ?

BOBBY. — Je mange beaucoup.

SUZANNE. — Alors j'avoue que je ne comprends plus!

BOBBY, avec vigueur et autorité. — C'est que, sur le vieux continent, vous vous figurez, ma chère, que l'amour est une chose tourmentée, compliquée, subtile, malsaine. C'est pas ça. L'amour, c'est une chose belle, forte, robuste. C'est la santé. C'est la vie. C'est la nature!... Voilà l'amour que j'ai pour vous.

SUZANNE, émue. — Comme vous dites cela!

BOBBY, avec autorité. — Je dis parce que ça est!

SUZANNE. — Oui... je commence à comprendre la vérité, la force de votre sentiment. Mais c'est votre tranquillité qui m'étonne encore... Enfin, si je refusais jamais de vous écouter, sortiriez-vous de votre calme?... Seriez-vous malheureux?...

BOBBY, presque grave. — J'aurais un grand chagrin. Je souffrirais beaucoup... une heure, chaque jour.

SUZANNE. — Hein ?

BOBBY. — Oui, parce que le reste de mon temps est pris par mes affaires. Mais, dans cette heure seule, j'aurais plus de peine profonde et véritable qu'un petit d'Arzac n'en aura dans toute sa pitoyable petite vie... Je dis.

SUZANNE, touchée. — Ah! mon ami, vous êtes vraiment un homme rare, un homme à qui une femme peut sans crainte se confier...

BOBBY. — Elle peut. Je ne suis pas l'aventure, je suis la sécurité.

SUZANNE, conquise. — C'est vrai. Je le crois. J'en suis sûre...

BOBBY. — Vraiment? Oh! vous me faites plaisir, grande joie! Maintenant, je serai heureux complètement une heure par jour.

SUZANNE. — Comment ?

BOBBY. — Oui, parce que le reste de mon temps est pris par mes affaires... Je suis très content, je vous

aime. Et maintenant il faut vous dépêcher de m'aimer, Je veux.

SUZANNE. — Vous voulez ?...

BOBBY. — Oui, ne vous occupez pas... Je me charge... Il faut, ce soir, dîner avec moi.

SUZANNE. — Déjà !

BOBBY. — Oui, à Dives, à l'auberge de *Guillaume-le-Conquérant*,

SUZANNE. — Ce brave Guillaume !

BOBBY. — Pourquoi dites-vous ?...

SUZANNE. — Ah ! parce que c'est déjà un vicil ami.

BOBBY. — C'est dit. *All right !*

SUZANNE. — Oh ! pas encore. Laissez-moi le temps de réfléchir.

BOBBY. — Pourquoi ?

SUZANNE. — C'est plus convenable...

BOBBY. — Oh ! comme vous êtes Française !

SUZANNE. — Tenez, je vous enverrai un mot. Rentrez chez vous et attendez.

BOBBY. — Combien de temps ?

SUZANNE. — Je ne sais pas... un moment.

BOBBY. — Soit !

SUZANNE. — En attendant, vous penserez à moi.

BOBBY. — Non. Je ferai de la boxe et j'aurai mon *lunch*. Je vous aime. *(Il sort.)*

SUZANNE. — Celui-là, c'est un homme.

### Scène IX

SUZANNE seule, puis LE DOMESTIQUE (Suzanne sonne.)

LE DOMESTIQUE, entrant. — Madame ?...

SUZANNE. — Vous ne m'avez pas rapporté la lettre que je vous avais donnée pour M. d'Arzac.

LE DOMESTIQUE. — Je demande pardon à madame. La voilà.

SUZANNE. — Merci... Attendez ! je vais vous donner un autre mot à porter tout de suite chez M. Hanson, à la villa des Glycines...

LE DOMESTIQUE. — C'est que monsieur vient de rentrer et je lui prépare ses affaires.

SUZANNE. — Bien. Je vous le donnerai tout à l'heure.

### Scène X

SUZANNE, seule.

SUZANNE. — Oh ! oui, ce Bobby est un homme. (Elle prend une feuille de papier, trempe sa plume dans l'encre, puis s'arrête.) Au fait, pourquoi écrire un autre billet ? Je n'ai qu'à changer l'enveloppe. C'est amusant... (Elle ouvre la lettre destinée à Paul d'Arzac, déchire l'enveloppe et la jette, puis relit le billet à haute voix.)

« Mon ami. J'ai réfléchi. J'accepte votre invitation pour ce soir. A tout à l'heure. Nous irons dîner ensemble chez ce brave Guillaume.

« Votre

« SUZANNE. »

Ça va très bien ! (Elle reprend une enveloppe et écrit l'adresse.)

« Monsieur Hanson. »

(Elle met le billet dans l'enveloppe. A ce moment, sonnerie de téléphone, à droite.)

Oh ! (Elle pose l'enveloppe sur le secrétaire et va au téléphone.)

Allo !... Ah ! c'est vous... C'est vous, d'Arzac ? (Du ton le plus détaché.) Qu'est-ce que vous voulez ?... Oui, c'est vrai, je devais vous envoyer un mot... Comment, je manque de parole ? Mais je ne vous ai rien promis... Quoi ?... quoi ?... Mais non, je ne veux pas vous désespérer... Quoi ?... Qu'est-ce que vous vous imaginez ?... que c'est la visite de Bobby qui m'a fait changer d'avis ? Vous êtes fou, mon cher, archi-fou !... C'est d'ailleurs un homme intéressant que ce Bobby... pas banal... Mais de là à... Vous êtes stupide... Oui, oui... je sais bien... Oui... oui... évidemment... il est un peu excentrique... Ah ! il a été refusé au cercle... je ne savais

pas... Comment, il n'est reçu nulle part ?... Oh ! je ne croyais pas... Du reste, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?... Oui... oui... (Elle sourit.) Vous êtes bête... Ça, c'est très gentil... Vous êtes très gentil. (A part.) Quel charmant garçon ! (Haut.) J'ai pour vous beaucoup... beaucoup de sympathie... Je ne vous l'ai pas caché... Mais j'hésite encore. Non, je ne dis pas oui... Non, je ne dis pas non... Attendez... Il faut faire ce que je veux... Attendez !... (Elle coupe la communication, puis revient au milieu et reprend la lettre qu'elle vient de cacheter.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Je ne peux pourtant pas aller dîner avec un homme qui a été refusé au club... C'est dommage, pourtant ! (Elle déchire l'enveloppe, la jette, et pose le billet sur le secrétaire. Sonnie de téléphone, à gauche.) Ah ! quoi encore ? (Elle va au téléphone.) Qu'est-ce que c'est ?... C'est vous, Bobby ?... Comment, vous vous impatientez !... Vous êtes vraiment trop pressé... Je ne vous ai rien promis... Qu'est-ce que vous allez vous imaginer ? Qu'il y a du d'Arzac là-dessous ? Mais vous êtes fou, mon cher !... Mais oui, vous m'avez touchée tout à l'heure !... J'ai pour vous beaucoup... beaucoup de sympathie... Oui... oui, c'est vrai... c'est gentil !... (A part.) Quel charmant garçon ! (Haut.) Je ne dis pas oui... je ne dis pas non... nous verrons... Attendez encore un peu... je vous en prie... attendez !... (Elle coupe la communication.) Ah ! mon Dieu ! que faire ?... Évidemment Bobby... mais d'Arzac... Que faire ?... que décider ?... quel supplice ! (Elle reprend le billet.) Ah ! mon pauvre billet, à qui vas-tu aller ?... Il faut pourtant que je l'envoie à quelqu'un... Mettons toujours une enveloppe... (Elle en prend une.) Lequel choisir ? Est-ce que je sais, moi, pauvre petite femme innocente que je suis !... Oh ! si quelqu'un pouvait me donner un conseil !... D'habitude, c'est à mon mari que j'en demande. Mais, cette fois-ci, vraiment, je ne peux pas... non, je ne peux pas... Et c'est bien dommage, parce qu'il est plein de sens, mon mari, plein de raison, de finesse... Il est moins intelligent que Bobby, mais beaucoup plus que d'Arzac. Il est moins chic que d'Arzac, oui, mais il l'est beaucoup plus que Bobby... Il a bien ses avantages... Que décider ? Ah ! si je savais ce que je veux, je le ferais tout de suite !...

### Scène XI

SUZANNE, puis D'ARZAC, puis BOBBY.

SUZANNE, à d'Arzac qui entre en coup de vent. — Comment ! c'est vous ?

D'ARZAC. — Oui, je n'y tenais plus. Je suis venu demander votre réponse...

SUZANNE. — Mais...

BOBBY, qui entre aussi en coup de vent. — Madame, je viens chercher la lettre.

D'ARZAC, saluant Bobby froidement. — Monsieur...

BOBBY, de même. — Monsieur...

SUZANNE. — Eh bien... (Suzanne, qui tient toujours l'enveloppe à la main, regarde alternativement l'un et l'autre, puis sonne.)

LE DOMESTIQUE, entrant. — Madame a sonné ?

SUZANNE. — Voulez-vous dire à monsieur que M. d'Arzac et M. Hanson l'attendent au salon ?...

BOBBY. — Hein ?

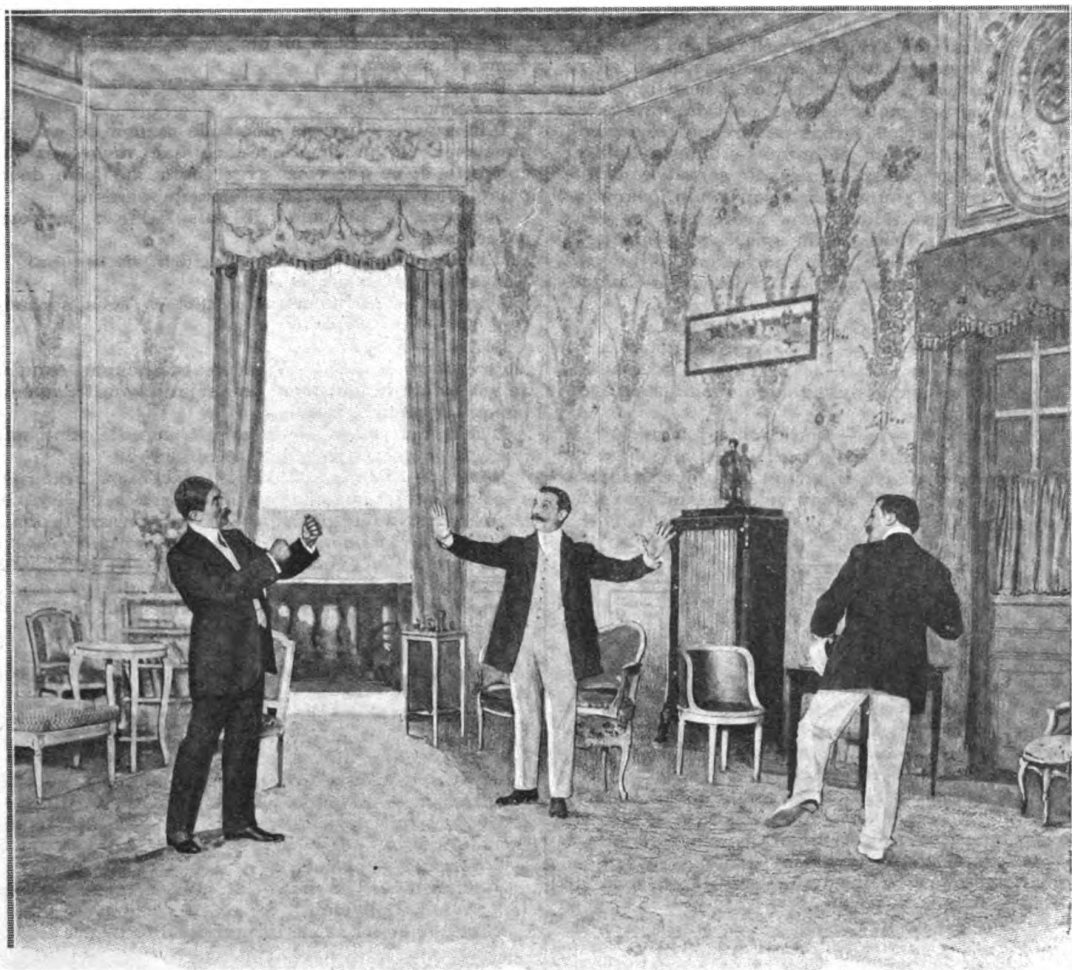
D'ARZAC. — Hein ?

SUZANNE. — Oui... Vous m'excuserez : j'ai tout juste le temps d'aller m'habiller. M. d'Esteuil va se faire un plaisir de vous recevoir, et je vous demanderai même d'être assez obligeants pour bien vouloir lui remettre cette enveloppe sur laquelle j'écris son nom... (Elle écrit le nom sur l'enveloppe.) Au revoir, et merci à tous deux !...

### Scène XII

D'ARZAC, BOBBY, puis D'ESTEUIL.

D'ARZAC. — Monsieur, tout ce qui se passe ici me paraît fort obscur.



D'Esteuil : « Dire que si je vous laissais faire, messieurs, vous vous couperiez la gorge ! »

BOBBY. — Non. C'est très clair.  
D'ARZAC, se montant. — Mais enfin, j'ai peine à m'expliquer...

BOBBY, se montant. — C'est que vous n'êtes pas très intelligent.

D'ARZAC. — Qu'est ce que vous dites ?

BOBBY. — Vous avez très bien entendu. J'ai dit que vous n'étiez pas très intelligent.

D'ARZAC. — Et moi, je trouve que je le suis plus que vous.

BOBBY. — Voilà justement ce qui prouve que vous ne l'êtes pas du tout.

D'ARZAC. — Vous êtes un malotru.

BOBBY. — Ah ! prenez garde !... Je vais vous boxer le nez.

D'ARZAC. — Monsieur !...

BOBBY. — Monsieur !... (Ils se mesurent du regard.)

D'ESTEUIL, entré depuis un instant, les désignant tous deux. — Voilà !... Et dire que si je vous laissais faire, messieurs, vous vous couperiez la gorge !... Mais ma méthode ne va pas jusque-là.

D'ARZAC. — Je disais à ce monsieur ce que j'ai à lui dire.

BOBBY. — Et moi, je répondais à ce petit ce que j'ai à lui répondre.

D'ESTEUIL. — Asseyez-vous, je vous en prie. (Les deux hommes hésitent.) Je vous en prie... (Les deux hommes

s'asseyent). Messieurs, il y a ici quelqu'un qui doit faire des excuses.

BOBBY. — Hein ?

D'ARZAC. — Quoi ?

D'ESTEUIL, souriant. — C'est moi, et je vous prie tous deux de bien vouloir les accepter.

D'ARZAC. — Je ne comprends pas.

BOBBY. — Moi, si... (Lui désignant la lettre qui est restée sur la table.) Il y a une lettre pour vous. (A d'Arzac.) Donnez, vous qui ne faites rien... (D'Arzac obéit, sans bonne grâce.)

D'ESTEUIL. — Merci. (Il la décachette et la lit.) Bigre ! C'est mieux encore que je n'espérais.

D'ARZAC. — Enfin nous direz-vous ?...

D'ESTEUIL. — Je vais vous dire. Et de la sorte, messieurs, vous aurez gagné quelque chose à cette aventure.

D'ARZAC. — Quoi donc ?

BOBBY, à d'Arzac. — Laissez parler.

D'ESTEUIL. — Le rôle de mari, voyez-vous, est un rôle très difficile et très ingrat. Presque tout le monde le joue mal. Moi, je ne le joue pas trop mal. Eh bien, j'ai discerné ceci : un mari ne peut rien contre un amoureux, mais un deuxième amoureux peut beaucoup contre le premier. Une femme a-t-elle un *flirt* menaçant, c'est le devoir de son mari de lui en procurer un second. Par ce moyen, les deux rivaux se combattent et se neutralisent. (A Bobby.) A vous, qui êtes un scien-

tifique, je dirai que c'est l'éternelle loi de l'équilibre. (A d'Arzac.) A vous, qui êtes un mondain, je dirai... je ne dirai rien du tout... Voyez-vous, c'est la seule chance que nous ayons, nous autres, c'est la chance du mari... Et maintenant je vous remercie de tout cœur, vous, d'Arzac, d'avoir détourné le danger Bobby; vous, mon cher Bobby, de m'avoir garanti contre le péril d'Arzac... Et j'aurais beaucoup voulu, pour vous témoigner ma gratitude, vous avoir tous les deux à dîner ce soir. Mais voilà que, précisément, je trouve ce mot inattendu de ma femme. Elle veut que je l'emmène, ce soir, à *Guillaume-le-Conquérant*.

BOBBY, avec flegme. — Ce brave Guillaume!...

D'ARZAC, avec amertume. — Ce brave Guillaume!...

D'ESTEUIL, avec honnêteté. — Ce brave Guillaume!... Allons, dites-moi que vous ne m'en voulez pas d'avoir aidé ma chance?

D'ARZAC, avec sécheresse. — Certainement, mon cher!... Mais, avant de vous quitter, je tiens à prononcer un mot qui sauvegarde ma dignité et qui prouve que je ne suis ni un imbécile ni une dupe... Ce mot le voici : Je m'en vais! (Il sort.)

### Scène XIII

D'ESTEUIL, BOBBY.

BOBBY. — Pauvre petite chose!...

D'ESTEUIL. — Tout va bien... Mais il ne faudrait pas que ma femme se doute... Et je suis...

BOBBY. — Vous êtes dans vos petites bottines.

D'ESTEUIL. — Voilà!... Qu'est-ce que vous feriez maintenant, si vous étiez à ma place?

BOBBY. — Je ferais ainsi... J'appellerais madame et lui dirais : « Petite femme, vous n'avez pas plus de cœur qu'une petite pierre précieuse, vous n'avez pas plus de cervelle qu'une petite perruche rose. Vous n'êtes rien, vous êtes une petite robe qui passe. Petite robe, demandez moi pardon. »

D'ESTEUIL. — Eh bien! moi, je fais ainsi : j'appelle madame... (Il va à la porte). Suzanne! Suzanne!

SUZANNE, entrant. — Mon ami?...

D'ESTEUIL. — Et je lui dis : « Ma chérie, je vous demande pardon. »

BOBBY. — Oh!

SUZANNE. — Mais...

D'ESTEUIL. — Je vous demande pardon de ce que vous avez été méchante, de ce que vous avez été coquette, de ce que vous avez voulu me faire de la peine. De tout cela, je vous demande pardon.

SUZANNE. — Eh bien! je suis faible : je vous pardonne.

D'ESTEUIL. — Oh! ma chérie!... (Il lui baise les mains.)

BOBBY. — Mabouls ils sont.

SUZANNE. — Ah! mon ami... (A Bobby.) Vous permettez? (Elle embrasse son mari.)

BOBBY. — *Play!*

SUZANNE, à son mari. — Vous êtes un homme exquis. Je vous aime de tout mon cœur et je ne vous tromperai jamais... jamais... jamais...

D'ESTEUIL, à Bobby. — Me voici tranquille pour huit jours... Que dites-vous de ma méthode?

BOBBY. — Je dis... Je dis que si vous, Français, vous appliquez aux affaires l'intelligence, la finesse, la ruse et surtout le génie du *bluff* que vous mettez dans les choses de l'amour, vous seriez la plus grande nation du monde... C'est ainsi. Nous nous valons. Mais nous, dans notre champ, nous plantons des cannes à sucre; vous, dans le vôtre, vous cultivez seulement des roses.

SUZANNE. — Il y a le parfum en plus.

BOBBY. — Mais le revenu en moins.

D'ESTEUIL. — Et voilà à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons!

BOBBY. — Quelle heure? (Il regarde sa montre.) Quatre heures... Au revoir. Au lieu d'aller à *Guillaume-le-Conquérant*, je vais prendre une douche, et puis télégraphier à New-York pour mes affaires.

SUZANNE. — Et nous, au lieu d'aller à *Guillaume-le-Conquérant*, nous allons dîner gentiment tous les deux, et puis...

D'ESTEUIL. — Et puis...

SUZANNE (baissant les yeux). — Et puis, le conquérant, ça ne sera pas Guillaume...

BOBBY. — Aoh! je file à l'anglaise. (Il sort par le fond.)

D'ESTEUIL. — Et nous... (Il prend Suzanne par la taille et l'entraîne vers la gauche) à la française!

